Alain Freléchoux

Mort sur les docks

Roman

ÉDITIONS
CABÉDITA
2016

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 5 26.05.16 15:18

Couverture : Fotolia, Paris

© 2016. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-747-4

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 6 26.05.16 15:18

Prologue

Elena jeta un regard par la fenêtre. Une corneille se posa sur une branche du sommet de l'arbre. L'oiseau, comme s'il percevait l'avenir de la jeune fille, l'observa un instant. Mais elle ne s'en préoccupa pas. Ni le temps ni l'envie de songer à autre chose qu'à ses projets. Un sourire illumina son visage et elle replongea sur son clavier.

En face, sur le grand bouleau, le couple s'affairait aux dernières retouches du nid. Le printemps était imminent, les feuilles se multipliaient, se posant comme des points lumineux sur la toile grise et désolée de la ville. Dans la cour, la cime blanche du tronc abritant les corvidés, encore visible, disparaîtrait dans le feuillage d'ici à une quinzaine de jours. La construction des volatiles, tache foncée dans la pâleur ambiante, se balançait doucement dans le vent qui s'engouffrait dans le parc de Yasnyi Proyesd. Un de ces parcs ordinaires, tristes et clairsemés, qui jonchent la grande banlieue de Moscou, oxygénant les milliers de blocs érigés à la hâte sous les années Brejnev.

Mais Elena n'accordait pas d'importance à ce changement de saison. Seuls, son avenir et ses ambitions comptaient. Il est vrai qu'à dix-huit ans, dans un pays immense, passé en quelques années presque sans transition de la case communisme à la case libéralisme, la devise est à la débrouille. Chacun pour soi, le dollar pour tous. De Staline, elle ne connaissait que le nom, des goulags elle ignorait tout, des privations, elle n'en avait qu'entendu parler. Faire la queue pour acheter du pain ou cheminer des kilomètres pour trouver du lait, seule sa grand-mère

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 7 26.05.16 15:18

le lui avait rapporté. La liberté d'expression était pour elle une évidence ; Internet était derrière chaque porte et Facebook avait supplanté toute idéologie.

Elena s'était donc acheté un ordinateur deux ans auparavant. Depuis, comme partout dans le monde, à l'instar de millions d'adolescents, elle passait des heures par jour à tapoter de deux doigts maladroits des touches dont les lettres en cyrillique s'effaçaient peu à peu. Elle avait appris très vite à utiliser le clavier latin et les messages en anglais n'avaient plus aucun secret pour elle.

Elle avait trouvé un job de coiffeuse dans une avenue assez chic non loin du centre historique de la ville. Elle touchait un salaire décent, compte tenu de la situation peu mirobolante du pays. En attendant mieux, pensait-elle.

« Car naturellement, quand on est une belle fille comme moi, se disait-elle, on est en droit d'attendre autre chose de la vie qu'un misérable emploi qui ne me permettra, à terme, que d'acheter de pâles imitations Vuitton... » Or ce qu'elle voulait, elle, c'était de l'authentique. Elle pensait qu'un jour le destin soufflerait en sa faveur. Aussi, quand elle rencontra Sacha, elle fut certaine que ce jour était arrivé.

Elle avait fait sa connaissance trois mois auparavant, en janvier. De temps en temps, avec une copine, elle sortait en boîte. Bien sûr, c'était hors de prix, une folie ; il fallait économiser des semaines pour une seule soirée. Rien à voir avec les filles à papa qui claquent leur fric à la pelle dans les endroits huppés où leurs *boyfriends* les emmènent en Ferrari. Ça, c'est la jeunesse dorée de la « nouvelle Russie », ça n'était pas son monde à elle ! Elle et Maria ne pouvaient se payer de telles virées que deux ou trois fois par an. Mais c'était là qu'elles avaient la chance de faire des rencontres intéressantes, et non pas dans les cages d'escaliers puantes de leurs immeubles de périphéries.

Ce soir-là de janvier, le froid glacial des rues semblait avoir été transformé en énergie incandescente déferlant sur les pistes du *What else ?*, un de ces lieux branchés où coulaient à flots le

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 8 26.05.16 15:18

fric et le champagne. Des filles un peu futées comme Elena ou Maria réussissaient à y pénétrer parfois, moyennant une œillade à l'un des gorilles de l'entrée. Un joli cul et un sourire engageant forment toujours une équipe efficace.

Sacha les avait abordées et leur avait offert une coupe. Ils avaient dansé tous les trois. D'entrée, Elena l'avait trouvé séduisant. Il avait d'ailleurs su la charmer en finesse et non pas au bulldozer comme la plupart des garçons qui fréquentaient la boîte, car la vulgarité avait ici l'épaisseur des liasses de billets. Ils avaient parlé, beaucoup. Il s'était montré chaleureux mais respectueux, cultivé mais réservé, intelligent mais sans prétention. De plus, il avait de l'humour. Il devait avoir, avait-elle pensé, une dizaine d'années de plus qu'elle. Ils avaient évoqué mille choses, à l'écart des baffles qui fracassaient le sol de la piste. La soirée avait passé, agréable. Il l'avait complimentée, sans autre. Il n'avait pas tenté de l'embrasser. Il ne lui avait même pas proposé de la raccompagner, ce qui lui avait ouvert toute grande la porte d'un rendez-vous ultérieur. Qu'elle avait accepté. Ils s'étaient revus, puis revus encore. De semaine en semaine, il avait gagné sa confiance. Quand ils eurent passé leur troisième nuit ensemble, bien après leur première rencontre, il lui fit une proposition qu'elle ne put refuser.

Elle appuya sur *Enter* et le message s'envola. Un des oiseaux, en face, prit son élan et quitta le bouleau. Un coup de vent intempestif le déséquilibra et Elena, étonnée, remarqua son désarroi. Elle frissonna un instant et revint à son écran. Elle relut le texte brièvement. Dans quelques secondes ce message parviendrait à Paul, là-bas, au bout de ce petit lac perdu dans les montagnes, dans ce pays minuscule qu'elle ne savait toujours pas situer sur une carte d'Europe. Elle correspondait avec lui, comme avec d'autres, depuis plusieurs mois. En amis, sans arrière-pensée. Elle avait été claire dès le début. Elle ne cherchait que des contacts avec qui échanger des idées, des banalités. Juste de quoi s'évader de son quotidien et franchir les frontières. Au fil des

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 9 26.05.16 15:18

mois, Paul était devenu son correspondant principal, presque un confident. Leurs échanges avaient pris un tour empreint d'une certaine intimité.

« Mon cher Paul,

» Je crois que la chance est enfin avec moi. Une occasion en or vient de se présenter à moi. Je t'avais parlé de Sacha, souviens-toi. Il m'a fait une proposition que je ne peux pas refuser. C'est la chance de ma vie. L'opportunité de quitter cette ville sans pitié, où les Mercedes des milliardaires ignorent les SDF qui crèvent au pied de leurs immeubles.

» Si l'idée n'était pas de lui, je n'accepterais pas de partir. Mais j'ai totalement confiance en Sacha, il est si différent des autres ! Il va s'occuper de tout, remettra mon appartement, résoudra toutes les questions pratiques. Moi, je n'aurai qu'à prendre l'essentiel, boucler ma valise, et en route pour d'autres horizons !

» D'ici à quelques semaines, vers le début de l'été, je devrais voguer… vers la Suisse ! Tu as bien lu ! J'arriverai par bateau. J'ignorais qu'il y avait des ports en Suisse d'ailleurs. Je voyagerai par voie fluviale, pour des raisons logistiques, m'a-t-il expliqué. Sacha a des amis là-bas ; ils me trouveront du travail. Quant à lui, il me rejoindra un peu plus tard, dès que possible. Il a plein de projets pour nous deux…

» Je me réjouis de te voir et de découvrir ton pays. Il faudra que tu me donnes ton numéro de portable ; je t'appellerai dès mon arrivée.

» Qu'en penses-tu ? Je suis si heureuse d'avoir enfin la perspective d'une vie moins fade. Il me semble que le printemps a cette année plus de couleurs que d'habitude. Je regarde par ma fenêtre et vois des oiseaux qui font leur nid. Je crois que ce sont des corbeaux, mais je n'en suis pas sûre...

» J'attends tes commentaires et je t'embrasse.

» *Paka* !

» Elena. »

***

Roger s'arrêta de courir un instant. Il dominait la colline de Gladstone Park, dans le nord-ouest de Londres. Il avait parcouru cette boucle des dizaines de fois, la connaissait par cœur et, à chaque fois, faisait une pause ici, au même endroit. Il reprit lentement sa respiration, son cœur retrouva un rythme de croisière. Il leva la tête vers un ciel pur et calme qu'une fine ligne de nuages lézardait en son milieu. Seule une brise légère amena brièvement un lointain bruit d'avion qui s'évanouit aussitôt. On se serait cru là-bas, dans une vallée perdue des Alpes, dont le silence de granit n'est dérangé parfois que par un avion de chasse en exercice.

Il regarda sa montre et apposa son pouce sur le verre. Rythme cardiaque correct. Satisfait, il reprit sa course. Il descendit d'une bonne foulée la petite côte qui le ramena vers le chemin, puis traversa la haie de feuillus qui délimitait le parc. Un écureuil détala d'une souche, grimpa dans un peuplier et disparut dans les pousses vertes de l'arbre.

Roger longea les petites maisons rouges qui le séparaient du numéro 44. Arrivé devant chez lui, il poussa la barrière de bois blanc qui cogna contre le muret. Au-delà des rideaux de la cuisine, il vit la silhouette de M^me^ Besser se déplacer vers le vestibule.

– Le printemps est-il enfin là ? fit-elle en ouvrant. Ah, je me réjouis de le voir, encore une fois... Vous savez, Roger, c'est la dernière fois que je le verrai, sans doute...

Il ne put s'empêcher de sourire. La vieille dame louait sa chambre depuis une quinzaine d'années à des stagiaires de la banque. Or, à chaque nouvel arrivant, chaque année, elle répétait qu'elle ne verrait pas le prochain printemps ! Cette ritournelle était devenue une blague chez les gens de l'établissement. Aussi acquiesça-t-il en silence, d'un simple mouvement de menton, avant de lui emboîter le pas. Il refusa poliment le thé qu'elle lui proposait et monta dans sa chambre.

Cette pièce exiguë était son seul territoire privé. Un étroit carré aux murs de plâtre jaune, qui donnait sur un jardin désuet. Dans un angle, un lit, menacé par une étagère en surplomb.

Dans un autre, une armoire immense occupait le quart de la surface. Une cheminée décorative servait d'abri à un radiateur malade qui cliquetait la nuit et réveillait Roger. Une chaise et une table étroite complétaient ce fruste mobilier.

Par bonheur, il y avait le parc à trois enjambées de là, et la station de métro à deux cents mètres, de sorte que Roger s'était accommodé de son logement. Et de toute façon, il n'était là que pour une année.

Il sortit prendre une douche dans la salle de bains contiguë. En passant devant la table, il alluma machinalement son portable. Il revint dix minutes plus tard, rasé et changé, et s'installa devant son ordinateur.

Comme d'habitude, il jeta un coup d'œil à la météo, puis releva son courrier. Rien d'intéressant. Il s'apprêtait à visiter un site de musique – il avait quelque chose à télécharger – quand une conversation récente lui revint en tête. C'était lundi dernier. Un truc bizarre. Deux de ses collègues discutaient à la cafétéria. Alors qu'il s'approchait, l'un d'eux affirmait sur un ton péremptoire :

– Si, si, je te le jure, ce n'est pas truqué, les mecs clamsent pour de bon... Tu n'as qu'à voir toi-même sur Internet, martelait-il.

Quand Roger les eut rejoints, il fut pris à partie :

– Tu sais ce que c'est, toi, ces *snuff* machins ?

Roger répondit que non ; il en ignorait tout. L'autre redonna une explication. Roger se contenta également de hausser les épaules :

– Evidemment, tout est possible sur Internet... Mais beaucoup de choses sont fausses ou truquées...

– T'as qu'à voir ! répéta l'autre. Je te dis qu'en cherchant, tu vas trouver...

Roger s'était promis d'aller vérifier. Quatre jours plus tard, ce samedi soir-là, il se remémora ces paroles et se mit en quête de chercher une trace – s'il y en avait toutefois – de ces fameux films.

Deux heures et demie plus tard, un doigt impérieux cogna contre la porte, accompagné d'un ordre de venir manger.

Il sursauta, tiré brusquement de sa recherche, et dévala les escaliers. Son hôtesse le regarda d'un œil réprobateur pendant qu'il engloutissait en hâte ses aliments.

Il remonta dans sa chambre et se replongea dans la toile. Depuis tout à l'heure, il était fasciné. Il avait d'abord tapé, sur Google, les mots *snuff movie*, faisant apparaître aussitôt des centaines de liens. Rien que de très banal. Parmi les premiers, la définition d'une encyclopédie en ligne, qu'il avait ensuite confrontée à d'autres définitions, histoire de recouper les informations. Rapidement, il était arrivé à cerner avec précision ce que ces mots recouvraient. D'innombrables autres liens se rapportaient au cinéma, à la littérature ou la BD, fictions dont la trame se tissait autour de ces deux mots à l'aura si nauséabonde... Des opinions d'internautes, des hypothèses de spécialistes, des avis de sociologues ou de psychiatres, des articles de presse, voire des essais, traitaient du sujet. Tous faisant état de la sempiternelle polémique à propos de ces films : mythe ou réalité ?

Roger commençait à douter qu'il pût trouver quoi que ce soit de consistant, quand un malencontreux et involontaire mouvement le mit sur une piste. Il était arrivé, de fil en aiguille, sur un site gothique, commun mais bien conçu, voué à la violence extrême et aux films de genre. Passablement allumé, à l'inspiration esthétique douteuse se réclamant du diable, il affichait toute la panoplie du parfait Petit Prince des Ténèbres amateur : chiffre de la bête, chauves-souris, flammes de l'enfer et autres joyusetés méphistophéliques, le tout arrosé d'une musique sépulcrale à faire avorter une nonne. Bref, une page d'accueil à déconseiller aux petites filles en âge de lolette...

Mais ce genre de mauvais goût de pacotille ennuyait prodigieusement Roger. D'un geste, il voulut déplacer la souris pour fermer la page. Il appuya dessus par inadvertance. Aussitôt, une nouvelle page surgit.

Il y était arrivé par hasard, un hasard à vrai dire extraordinaire, en cliquant là où il n'aurait pas dû. Un lien caché était apparu. Il comprit immédiatement à quoi il avait affaire. Il s'agissait là de

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 13 26.05.16 15:18

snuff movies. Il eut tôt fait de réaliser qu'il s'agissait de vrais films. L'horreur ne pouvait pas être représentée avec autant de vraisemblance qu'elle ne l'était dans ces films. A la vision du troisième, insupportable, il se leva et se précipita vers les toilettes pour vomir. Il revint un peu plus tard, quand le film arrivait à son terme. L'image figée montrait un décor de containers de toutes couleurs, empilés sur une aire de chargement. Une silhouette floue, en mouvement, semblait vouloir sortir de l'écran, à gauche, et quitter la scène, alors qu'une autre forme claire, sans doute sans vie, se détachait inerte sur l'asphalte noir et sale. Sur le ciel gris se découpait au loin le profil d'une tour ou d'un clocher. Un profil qui rappelait quelque chose à Roger.

***

M. Lener se frotta les mains en quittant l'hôtel. Il adressa un dernier petit salut à l'homme qui s'éloignait dans la direction opposée. Il venait de conclure un contrat intéressant. Une commande qui conforterait le chiffre de l'année, sur lequel se faisaient sentir depuis plusieurs mois les effets de la crise. Pourtant, sa petite entreprise se portait très bien. Créée six ans auparavant, elle avait su profiter d'un marché en pleine expansion. Et même si d'autres technologies venaient à surgir, il saurait s'adapter et se reconvertir. En peu de temps, il avait réussi à se faire une place de choix dans une foire d'empoigne sans merci. Grâce à des délais performants, il était parvenu à conquérir une bonne part de la production des DVD.

Il avait mis lui-même au point une technique de programmation et de pressage. Les machines y gagnaient à la fois en temps et en coût. Ce qui signifiait un double intérêt pour le client. En deux heures seulement, les matrices pouvaient être opérationnelles, à savoir reproduites. La matière était injectée dans le moule, le revêtement métallique appliqué, les disques emballés. Ce procédé lui permettait en outre de corriger aisément la matrice – sur demande du client ou du moins avec son accord

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 14 26.05.16 15:18

préalable. S'il utilisait toujours le gravage pour les séries limitées, la technique de pressage, représentant les 80 % de ses activités, avait acquis une solide réputation dans le pays et même au-delà.

Il venait de rencontrer, ce mardi après-midi, un nouveau client. Lener donnait toujours ses rendez-vous dans le même hôtel. Le bar, sobre et confortable, à l'éclairage diffus dissimulé dans de grandes plantes vertes, était parfait pour y conclure des affaires. L'endroit était calme et peu fréquenté, la discrétion y était de rigueur.

Le contrat fut négocié sans la moindre embûche. L'homme était mandaté par un organisme humanitaire. L'image de l'ONG se jouait aussi, comme dans toute entreprise, dans le support publicitaire. Les termes du contrat furent clairs, sans embarras particuliers. La livraison n'avait aucun caractère urgent ; elle aurait lieu en juin pour la première moitié, août suffirait pour la seconde. On signa et on se serra la main. L'homme rajusta sa cravate et prit congé. Lener coiffa son chapeau et sortit.

Don't destroy History ! clamait un personnage peint sur un pan de mur rescapé. Lener ne lui accorda qu'un regard fugace ; ce Berlin-là était mort depuis deux décennies et seul le présent importait pour lui.

Grand, de forte stature, les cheveux gris dissimulés sous son feutre, Lener avait la cinquantaine. Il marchait à bonne allure, se dirigeant vers Alexanderplatz. Il déambula sous les grands arbres de la Karl-Marx Allee, dont l'ombre obscurcissait chaque jour davantage les trottoirs. Il contourna le café Moskau et prit une autre avenue, qu'il suivit jusqu'au croisement d'une petite rue dans laquelle il s'engagea. Arrivé devant un bâtiment gris de quatre étages, il s'y engouffra et prit un ascenseur qui le mena au dernier étage.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre située à l'opposé de la pièce. Il déposa son attaché-case et sortit un corona d'un secrétaire, qu'il alluma sur le balcon en contemplant avec satisfaction le panorama. Il resta ainsi un quart d'heure, humant entre deux bouffées de son cigare les effluves du printemps.

Mort_sur_les_docks_15x22.indd 15 26.05.16 15:18